

Le couple en mutation

Sociologue reconnu pour ses travaux et ses approches, Jean-Claude Kaufmann nous trace un tableau général des bouleversements profonds qui affectent depuis plusieurs décennies le couple, la famille et les relations entre les individus en son sein. Cette introduction pertinente permet de ne pas enfermer d'office les migrants dans une spécificité.

Entretien réalisé par Marie Poinot, avec **Jean-Claude Kaufmann**, sociologue, Cerlis (Centre de recherche sur les liens sociaux), directeur de recherche au CNRS

Hommes & Migrations : Quelles sont les caractéristiques des changements relatifs au couple dans les dernières années ?

Jean-Claude Kaufmann : La grande période de rupture se situe aux alentours des années soixante. Un demi-siècle, cela peut paraître déjà un peu lointain, pourtant au regard de l'Histoire, c'est hier. Cela correspond à un changement extrêmement profond des comportements conjugaux et familiaux ; changement très complexe, très diversifié selon les cultures et les histoires, mais caractérisé par un même facteur central : le développement de l'autonomisation individuelle. On sort du destin social, où le chemin de la vie était tracé d'avance pour passer à un type de fonctionnement où chacun cherche à décider pour lui de son avenir et à élaborer ses propres choix...

C'est un modèle de référence. Bien sûr, cela ne veut pas dire qu'en pratique tout le monde a la liberté de faire tous les choix possibles... Les déterminants sociologiques et historiques sont toujours extrêmement lourds. Mais c'est un modèle qui induit une évolution assez nette quant au poids des familles dans la décision du choix du futur conjoint. C'est déjà un changement considérable.

En Europe, le changement est très rapide et profond. Dans les années cinquante et soixante, l'entrée en couple procédait de manière assez marquée : du jour au lendemain, on était en couple par le mariage ; les cas de cohabitation étaient extrêmement rares et clandestins...

Dans la classe ouvrière, au XIX^e siècle, les cohabitations existaient, parce que l'on n'avait pas les moyens de s'établir dans le mariage ; dans les années cinquante et soixante, les ouvriers pouvaient se marier grâce à un salaire régulier.

Un élément de l'établissement de l'entrée dans la vie adulte, c'était le mariage organisé avec un vrai logement et un travail régulier. Les femmes entraient dans la vie adulte par le mariage. Elles passaient du statut d'enfant dans la famille d'origine à celui de "femme de", avec un statut et des rôles relativement bien définis dans leur nouveau couple.

Par rapport à ce modèle ancien, c'est presque le contraire que l'on observe aujourd'hui : on entre dans le couple à petits pas. Le temps de la jeunesse est de plus en plus long avec des études prolongées et l'on y apprend l'autonomie. Il faut savoir que la valeur d'autonomie – savoir se

prendre en charge soi-même – est devenue la principale valeur que l'on transmet par l'éducation. On apprend à l'enfant à se débrouiller par lui-même. Parce qu'il faut qu'il se débrouille ensuite par ses propres moyens dans une société extrêmement dure. Mais l'autonomie est une idée contradictoire avec celle de la transmission. Parce que si j'apprends à l'enfant qu'il peut faire comme il veut, je ne peux plus lui imposer des valeurs...

Beaucoup de choses dans la vie sont contradictoires de nos jours. On "bricole"... On "joue" entre ces contradictions. Les parents s'en sortent... Mais le métier de parent est devenu difficile parce qu'il n'y a plus de références claires et évidentes.

Par exemple : lorsque l'enfant met sa chambre en désordre, ses parents ont envie de lui imposer le rangement. L'enfant répond : c'est mon territoire ! Que faire ? Il n'y a plus de "réponse sociale" qui dit ce qui est bien. Il n'y a plus un sens du Bien et du Mal, puisque c'est l'individu qui définit pour lui-même le sens de sa vérité et de sa morale.

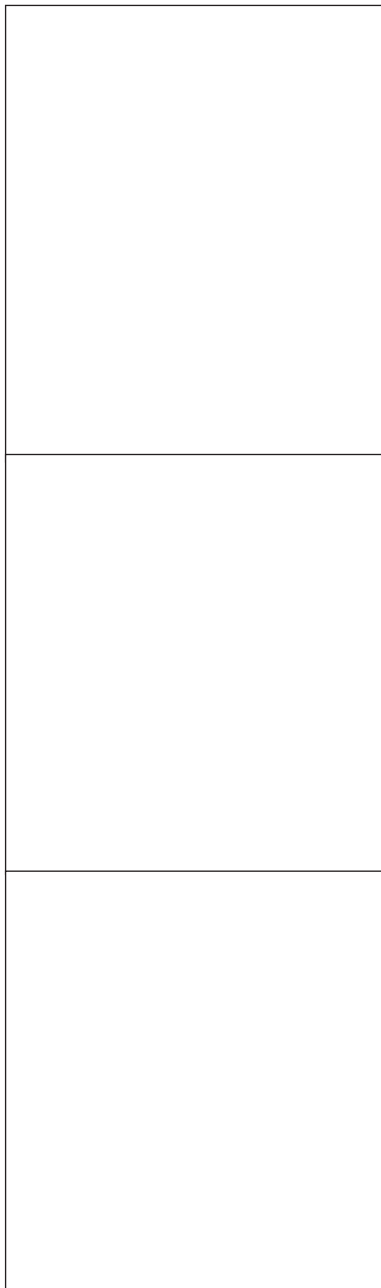
H & M : Le choix du conjoint devient-il primordial pour l'individu ?

J.-C. K. : Effectivement, le choix du conjoint devient un enjeu absolument considérable et qui fait peur. Il y a aujourd'hui un problème majeur de l'engagement. Ce qui explique une augmentation massive et constante du célibat depuis une trentaine d'années, pour l'ensemble du monde occidental. Une personne sur trois en occident vit seule. Jusqu'à l'âge de 35-40 ans, chacun hésite face à l'engagement.

Avant tout, les hésitations sont d'ordre culturel et social. L'économique ne fait que se surajouter à cela. Quand, en plus, il y a une incertitude sur l'avenir... Si on réduit tout à l'économique, on ne comprend rien sur les facteurs de fond qui sont un changement culturel total. Un renversement du rapport entre l'individu et la communauté.

De toute façon, la société n'a pas un discours normatif. Officiellement, chacun fait ce qu'il veut. Dans les faits, on s'aperçoit néanmoins que le discours social se poursuit : "*Chacun fait ce qu'il veut, mais...*" Ce qui comporte exactement la même structure que "*Je ne suis pas raciste, mais...*"

Derrière ce "mais", il y a deux tonalités différentes. Les gens sont structurés par une contradic-



tion. Dans la première partie de la phrase, ils sont très contents de proclamer fermement cette aspiration à la tolérance. Comme ils sont sincères, ils se sentent obligés de rajouter une suite... On entend la virgule... Un petit silence, une petite voix gênée, cela les embête de dire cela, comme de dire : *“je ne suis pas raciste, mais”*. “Mais”, c’est, par exemple : elle a quarante ans, elle n’a pas d’enfant, elle ne s’est jamais mariée. Pourquoi ? Elle a le droit, bien sûr, chacun fait ce qu’il veut, mais... Pourquoi ? Cela implique que, derrière l’absence de normes sociales, se cache une norme “secrète”, implicite... Parce qu’une société ne peut pas fonctionner sans normes.

La valeur d’autonomie –
savoir se prendre en charge
soi-même – est devenue

la principale valeur que l’on transmet
par l’éducation.

H & M : Cela implique-t-il également un jugement sur les capacités de la personne à former un couple ?

J.-C. K. : C’est un “demi-jugement”, car les gens sont sincères dans la première partie de

phrase... Mais les normes implicites ressortent et alimentent le questionnement, lorsque les personnes se sentent libérées de l’injonction à la tolérance. Les individus sont de plus en plus “travaillés” par des contradictions. Et, si on en revient à la question de l’engagement, on n’a jamais autant rêvé d’amour qu’aujourd’hui. Les couples ont une aspiration à ne pas seulement être côte à côte mais à avoir un véritable échange avec l’autre, une communion. En même temps, l’engagement est de plus en plus difficile parce qu’on a peur de se tromper et de renoncer à soi-même. Mais il ne peut pas y avoir d’entrée en couple sans abandon de soi, pour s’abandonner à l’autre. Il y a une illusion que l’on trouve notamment dans les forums de rencontres sur Internet : *“J’ai envie de rencontrer l’autre ET de rester moi-même. De trouver la personne qui ne ‘dérange’ pas.”*

Avec le développement des contacts par Internet, la distance est possible, c’est très confortable pour la personne... Quand on finit par rencontrer quelqu’un, on souhaite qu’elle soit une sorte de clone de soi-même. C’est tout à fait impossible !

H & M : La notion même de couple perd-elle de sa valeur ?

J.-C. K. : C’est contradictoire. Comme le couple est plus difficile à construire, il correspond à une aspiration très forte. Il y a une aspiration à l’amour parce qu’on a envie de moments d’intensité dans cette vie un peu grise ; on a envie aussi du lieu de confort.

Dans mon enquête sur les célibataires, la partie du corps de l’homme qui manquait le plus était l’épaule... Pouvoir se reposer, avoir quelqu’un, un soutien, une écoute, autour de soi.

Mais, en même temps, le couple est devenu le maillon faible de tout l’ensemble familial dans la société occidentale.

Autrefois, cet ensemble commençait par le couple, avec le mariage, et l'on ajoutait les enfants. Tout cela faisait partie d'un seul et même mouvement. Il n'y avait pas de divorce. Par exemple, les fiançailles duraient longtemps, parce qu'il fallait trouver les moyens d'équiper la maison. On rentrait dans une maison tout équipée.

Aujourd'hui, l'entrée en couple dure des mois, des années, parfois dix ou quinze ans, par étapes où l'on se cherche. Au début, la vie est très légère, culturellement et matériellement. On est dans un logement peu équipé car la vraie vie est ailleurs et l'on peut "se retirer" facilement. Il y a vraiment deux étapes aujourd'hui, très nettement marquées. La première a un côté "oiseau sur la branche", où l'on met l'amour à l'épreuve, c'est un face-à-face conjugal et puis on va rentrer dans la deuxième étape avec le "projet familial". C'est là qu'on va décider de se marier. Le mariage n'est plus au début, il n'est plus obligatoire. C'est un marqueur symbolique du passage dans la deuxième étape, qui est l'engagement familial. On veut être sûr de soi. Se marier est une manière de bétonner la décision. On n'est plus dans le présent, on veut s'engager sur l'avenir. L'ensemble familial d'aujourd'hui, c'est comme trois éléments qui s'emboîtent à la manière des poupées russes. L'individu, de plus en plus autonome et sujet qui ne veut pas disparaître, le couple, et la petite entreprise autour des enfants. Dans ces trois éléments, il y en a un qui est extrêmement fragile, difficile à construire à cause des attentes qui reposent sur lui, c'est le couple.

H & M : Vous voulez dire que la position du couple dans la famille s'est fragilisée ?

J.-C. K. : On voit très nettement aujourd'hui que l'ensemble familial fait scission dans son mode de fonctionnement. Quand l'enfant arrive, c'est lui qui fait sens. C'est le petit Dieu. On va se donner corps et âme. Au point de s'oublier en tant que personne. Les mères vont jusqu'à sacrifier leur propre identité. Ce qui explique ce que les psychologues appellent "la crise du nid vide" lors du départ des enfants du foyer.

En revanche, vis-à-vis du partenaire conjugal, on va rester un petit peu évaluateur et critique. L'individu autonome, ne voulant pas rater sa propre vie et son propre bonheur, est prêt à zapper, quand il juge que cela ne va pas.

H & M : Cela signifie-t-il que l'on n'est pas prêt à être partenaire, en tant que couple, vis-à-vis des enfants, qu'il y a une relation individuelle à l'enfant ?

J.-C. K. : Non. Justement, c'est l'enfant qui soude le couple. C'est-à-dire que les débuts du couple sont très joyeux, parce que chaque jour est différent. On se découvre mutuellement et un nouveau système se construit. Les individus changent à deux. On abandonne son ancienne vie. Et puis, on "s'installe". Et là, il y a un petit moment difficile.

Par exemple, le silence lors des repas crée un malaise dans le jeune couple installé mais qui n'a pas encore d'enfant. On se délivre de ce malaise en devenant un couple parental, où l'on va parler de l'enfant... On "devient couple" par l'enfant. D'ailleurs, son départ de la famille va être vécu difficilement parce que cela implique un retour du face-à-face conjugal.

S'il n'y avait pas les enfants, le couple dans la société d'aujourd'hui deviendrait une structure très "légère", précaire, soumise au contrôle des individus. Lorsqu'on considère que l'amour n'est plus là, que l'on ne sent pas bien dans ses baskets, on n'hésite pas à rompre, encore plus facilement, aujourd'hui. En revanche, il est plus facile d'élever des enfants avec le groupe des deux parents. C'est cela qui maintient la structure conjugale aujourd'hui.

H & M : La survie du couple se fait par rapport au projet d'enfants. Le couple s'oublierait-il donc à travers les enfants ?

J.-C. K. : J'ai dessiné un modèle global, valable pour l'ensemble du monde industrialisé. Sauf aux États-Unis, où c'est un peu différent. Sur les comportements familiaux, la principale influence vient très nettement des pays d'Europe du Nord, de Scandinavie.

On a suivi leurs types de comportements, notamment dans les années soixante, avec l'allongement de la jeunesse, le développement de la cohabitation, de l'autonomie résidentielle des jeunes et, surtout, l'émancipation des femmes. C'est un élément fondamental en Suède où la culture protestante est centrée sur l'individu et surtout où "l'État social" a permis aux femmes de se décharger d'un certain nombre de tâches familiales pour s'émanciper professionnellement.

Ce modèle descend d'Europe du Nord vers le Sud, sauf l'Irlande qui reste très proche des pays du Sud. En Europe du Sud, notamment méditerranéenne et/ou catholique, le mouvement est un peu différent. On observe le même développement de l'autonomisation individuelle mais avec une non-remise en cause du mariage en tant qu'institution. Cela se traduit par un recul régulier de l'âge au mariage : comme les jeunes veulent vivre leur jeunesse, se constituer leur propre vie, leurs propres rythmes et projets avant de s'engager dans l'aventure familiale et que l'autonomie résidentielle et la cohabitation sont mal vues socialement, la seule solution va être de retarder l'âge au mariage et le départ de la famille. Ils vivent chez leurs parents au-delà de 30 ans.

H & M : N'observe-t-on pas finalement un retour en arrière ? Autrefois, l'âge au mariage n'était-il pas plus tardif ?

J.-C. K. : Si l'on remonte trop loin dans le temps, on voit que l'Histoire est faite de mouvements dans un sens puis dans l'autre. Depuis une trentaine d'années, on observe, pour l'ensemble de la planète, une glo-

balisation qui n'est pas seulement économique... Le développement de l'aspiration à l'autonomie individuelle et à être soi-même est universel, dans des contextes qui sont extrêmement divers. Dans certains pays, cette autonomisation va se croiser avec le maintien d'une structure familiale forte. L'institution du mariage reste tout à fait fondatrice et respectée.

Comment combiner les deux choses ?

Par exemple, dans les pays du Maghreb, où l'on voit un développement manifeste de l'aspiration à l'expression personnelle mais, en même temps, le maintien de structures sociales qui encadrent la vie

familiale et privée. Deux critères, à travers la planète, sont véritablement transversaux : l'accroissement du taux de scolarisation des femmes et l'augmentation de l'âge au mariage. Ces deux critères font que la structure familiale ancienne disparaît, celle où la femme devait se soumettre au choix des familles concernant son conjoint et disparaissait corps et âme dans le fonctionnement familial. Même si, dans certaines cultures, la famille reste extrêmement puissante.

L'entrée en couple est une mise à mort de l'ancienne identité, parce qu'il faut aller vers l'autre, vers ce que l'on va construire en commun. Quand on part d'une différence, l'enjeu est plus fort.

H & M : L'augmentation du nombre des couples mixtes est-il un indicateur de cette mutation du couple ?

J.-C. K. : Chez les couples mixtes, il existe pareillement une contradiction entre les rêves et le poids des déterminations sociales. Dans les rêves, on a envie de sortir des cadres imposés. Pourtant, l'écart moyen d'âge entre les conjoints – un indicateur très intéressant – est aujourd'hui de deux ans et n'a pas changé depuis trente ans. Malgré ces aspirations au libre choix, il y a des déterminations sociologiques pesantes. De même, la diversité des rôles reste marquée, l'homme tenant le rôle du pouvoir dans le couple. Même si on rêve de sortir des cases...

Aujourd'hui, même hors du domaine amoureux, le goût de l'aventure et de la découverte se développe : c'est, par exemple, le goût de l'autre, à travers l'exotisme alimentaire, la musique et toutes les pratiques culturelles en général... Dans les réseaux amicaux, dans les fêtes, il y a un désir de découverte. Quand on flashe sur quelqu'un, la différence, l'inattendu et la surprise créent l'envie de la découverte... De nombreuses histoires commencent dans le métissage. D'une certaine manière, c'est encore plus fort dans le métissage. Parce que, au cœur de l'amour, il y a une mise en mouvement de l'individu et de l'identité. L'entrée en couple est une mise à mort de l'ancienne identité, parce qu'il faut aller vers l'autre, vers ce que l'on va construire en commun. Quand on part d'une différence, l'enjeu est plus fort. C'est exaltant, cela remue les tripes encore plus. On va davantage créer quelque chose de nouveau ensemble...

H & M : N'est-ce pas également un souci de ne pas s'inscrire dans la continuité du couple des parents et dans une prolongation générationnelle ?

J.-C. K. : C'est typique de la jeunesse. L'adolescence est une construction de l'identité par une rupture vis-à-vis du modèle parental. Les parents sont "installés" dans la vie adulte. Ça ne fait vraiment pas envie. Les jeunes souhaitent se construire par eux-mêmes, d'une manière différente, avec une vie plus libre, plus ouverte et plus inventive...

H & M : Qu'en est-il de la durabilité des couples mixtes ?

J.-C. K. : Il y a un certain nombre d'enquêtes quantitatives et qualitatives montrant qu'il y a de la "casse", le désir de l'autre ne parvient pas toujours à s'installer dans la durée. Et l'explication, en général, se trouve dans le poids des familles. Lorsque tout va bien, les familles se tiennent à distance. Mais dès qu'il y a un "grain de sable", comme dans tous les couples, le "*Je te l'avais bien dit...*" revient, sur le ton de la confiance... Le jeune couple doit être plus fort que le discours des familles. Ceux qui sortent vainqueurs de cette pression sont extrêmement solides. ◀



Margalit Cohen-Emerique et Marie-Claude Munoz,
"Regroupement familial : l'adaptation des jeunes conjoints"
► Dossier *La ville désintégré* ?, n° 1217, janvier-février 1999